

« **DERNIERE**

**LECTURE** »

Quand la porte s'ouvrit, cette porte qu'il nous fut si longtemps interdit de franchir et dont l'écriteau mentionnant cette injonction devait être fort ancien car son cuivre se patinait, ses ferrures étaient rouillées, sa cordelette qui servait de support, fibreuse et rongée, nous comprîmes que l'instant était solennel, presque religieux d'autant qu'une odeur de bois fragilisé par une humidité rampante s'apparentait à celle des vieilles églises dont les bancs ont besoin d'encens pour conserver leur éternité.

Alors que les dernières marches de l'escalier, menant à ce grenier vaste mais écrasé par d'imposantes poutres, craquaient encore sous les pas des retardataires malgré toutes les précautions prises par leurs espadrilles pour ne pas troubler la sérénité du lieu, Rodolphe fut le premier à saisir, dans une malle de rotin, isolée dans le recoin le plus sombre, celui qu'une trop faible lucarne laissait dans une éternelle pénombre, un cahier, ou peut-être un livre, car nous le distinguons à peine, analogue par sa taille à ceux que le curé entassait dans la sacristie et qui nous intriguaient lors du cours de catéchisme, mais beaucoup moins triste par sa couverture d'un jaune un peu pâle et vieillissant certes, mais si différent du noir ou du violet aux accents mortuaires des registres paroissiaux.

Rodolphe voulut ouvrir ce grand cahier mais alors il poussa un cri en ôtant son index et son pouce mystérieusement piqués. Frottant vigoureusement ses doigts endoloris et tentant de prendre un regard viril qu'il ne possédait pas encore, notre camarade de classe découvrit à cet instant, incrusté dans le carton de la couverture du cahier, un rameau de ronce encore couvert d'épines et que l'obscurité du grenier avait traîtreusement dissimulé à son regard. Prudemment, cette fois, Rodolphe observa la première page et se mit à lire à haute voix les premières lignes de ce cahier :

« Les ronces s'agrippaient à mes jambes dévêtues et voulaient m'empêcher de quitter ce petit bois désordonné ; j'aurais voulu fuir, du moins je le croyais, mais les feuilles tombées étaient si glissantes sur le chemin ruisselant de l'automne que je trébuchais et doutais de quitter cette assemblée de chênes et de hêtres qui me proposaient avec avidité leurs glands ou leurs faines sachant sans doute qu'il me faudrait un temps infini pour les ramasser tous. On eût dit que tous les éléments de cette fausse clairière s'acharnaient à me retenir. Même le bois de quelques arbres victimes d'une récente tempête était si abondant, si divers, si expressif presque, que l'invitation à construire une ultime cabane effleura, malgré moi, mon esprit. Je compris alors que l'enfance voulait me retenir, me dissuader d'entrer dans un monde nouveau, celui que les adultes appellent la jeunesse et dont ils parlent sans jamais être d'accord sur ce qu'ils en ont retenu. L'enfance était si belle, elle évitait de se confronter à la réalité, de prendre des décisions contraires à ce désir inassouvi de plaisir, de jeu, d'insouciance. Allais-je malgré cela m'extirper de cette forêt symbolisant mon enfance ? Je sentis malgré moi la mélancolie et un soupçon d'angoisse envahir mon esprit... »

Nous regardions notre lecteur, les yeux intrigués, découvrant une certaine appréhension qui succédait à cet enthousiasme que nous avions amené avec nous dans ce grenier. La curiosité ou le désir de rompre cet instant qui nous rendait un peu mal à l'aise poussèrent Noémie à prendre un autre ouvrage, avec une certaine méfiance d'ailleurs, en raison de la déconvenue de Rodolphe lorsqu'il s'empara d'un premier cahier. Vite, elle nous tendit ce cahier et nous pûmes humer un parfum printanier, celui de l'aubépine, qui avait imprégné toute la couverture. En soulevant celle-ci, elle découvrit un texte, ou plutôt un désordre de mots, dont les lettres faisaient preuve de

fantaisie. Aucun point ne surmontait les « i » qui étaient coiffés de la corolle d'un bouton d'or, séchée mais toujours identifiable. Les « a » étaient des cœurs de pâquerettes, quant aux accents, de frêles plumes d'oisillons. Noémie résolut de lire quelques phrases qu'elle reconstitua aisément dans ce fatras naïf, car elle était bonne élève :

« En quittant la ferme de mes parents pour aller étudier dans le lycée le plus proche où l'internat m'attendait, je traversai une dernière fois les pâtures où les fleurs de pissenlits seraient bientôt remplacées par des têtes duveteuses que la brise désagrègerait doucement. Quelques buissons témoignaient par leurs piaillements de la présence d'oisillons qui avaient enfin brisé leurs coquilles mouchetées de touches bleutées ou orangées jusqu'à ce que leur frais plumage ne leur donnât un nom, chardonnerets, pinsons, mésanges charbonnières... Sans prendre encore le temps de cueillir quelques plantains, un régal pour les pensionnaires du clapier, j'arpentai rapidement le chemin qui me mènerait vers la ville, vers le lycée, vers la vie de pensionnaire, vers les études.

Une évidente nostalgie cohabitait en mon cœur avec une soif d'apprendre, de me faire une situation, d'appréhender mon avenir. J'ignorais encore tout de la jeunesse, de l'adolescence, mais je les prenais à bras-le-corps et je pensais que mon passé me semblerait bientôt désuet. Même ces bosquets parfumés de sureaux, même ce timide églantier perdu parmi les aubépines, même ces pommes tombées et dont l'odeur légèrement vineuse, davantage alcoolisée, avait attiré les dernières guêpes d'Octobre, rien ne me ferait regretter mon village désormais, me disais-je sans trop en être certaine. Une confusion perceptible s'installait dans ma tête et il me semble aujourd'hui avoir, dans mes souvenirs, mélangé les saisons. Dès que je fus arrivée à l'orée du village, au bout d'un chemin qui ne semblait composé que d'ornières et de silex affleurant sur la terre poudreuse, que je rejoignis la petite route goudronnée, poisseuse certains jours d'été, qui menait de notre gros hameau à l'arrêt de l'autocar qui serait le premier symptôme d'une vie citadine qui m'attendait, je dis adieu à la gamine que j'avais été, je voulais m'enivrer de ces premiers jours d'adolescence. Enfin, j'étais devenue grande... »

Tandis que Noémie ne pouvait abandonner ce livre parfumé, ces pages d'éclosion de la jeunesse, Clara avait déniché, sous une pile de registres aux couvertures plutôt banales, un cahier de format plus petit. Si sa couverture ne semblait guère originale malgré quelques taches de peinture évoquant de façon stylisée une danseuse d'opéra, la bordure des pages était curieusement découpée de telle sorte qu'elle évoquait, semblait-il, les touches blanches ou noires du clavier d'un piano. Peut-être eût-on entendu quelque fugue ou sonate en approchant doucement l'oreille. Peut-être était-ce pour cela que Clara osait à peine entrouvrir ce cahier, craignant d'y déranger un artiste, un pianiste rêveur, une danseuse dont le tutu vapoureux lui aurait donné l'aisance nécessaire pour échapper au sol, pour atteindre un monde aérien, non gravitationnel.

Notre camarade Pierrot, qui ne dansait guère, quant à lui, malgré son prénom, s'exclama :

« Allez Clara, ouvre donc ce cahier ! T'as peur de quoi ? »  
« De rien... Je ne sais pas vraiment.. »

Elle ouvrit enfin cet ouvrage et, d'une belle voix, de cette voix que l'on aimait entendre pendant les séances de lecture, tant elle était claire, expressive, elle commença :

« Mon univers devint de danse, de peinture, de musique. Ma chambre ne fut plus celle d'une enfant, une enfant gâtée devrais-je dire, et mes peluches acceptèrent d'aller enfin se reposer sur la plus haute planche d'un placard, celle que l'on n'explore que rarement, afin qu'elles n'osassent jamais plus me ramener dans l'enfance, pas même pour un instant. Le coffre aux jouets fut remplacé par un piano. La fenêtre de ma chambre éclaira toute la journée un chevalet que je quittais amèrement pour rejoindre le lycée mais que j'abandonnais avec beaucoup plus de facilité pour me rendre au cours de danse. Tout le quotidien matériel me devenait lassant. Il m'arrivait même d'oublier mes parents, ma petite sœur, et de ne vivre que dans mon univers artistique. Je savais, certes, que je n'étais pas encore Chopin lorsque j'effleurais à peine les touches de mon piano, ni Degas lorsque je m'essayais à reproduire l'une de ses danseuses, encore moins une danseuse étoile lorsque Madame Lavert me touchait de sa grande baguette pour corriger mes pas trop peu gracieux encore, malgré cette gracilité que la nature m'avait à bon escient donnée. Mais j'en étais persuadée, je deviendrais une artiste. Naturellement, j'allais au lycée mais pendant les cours de Mathématiques, notamment, je m'échappais en rêve et me retrouvais dans une mansarde, atelier improvisé, et j'y peignais quelque copine de classe que je voyais alors en danseuse jusqu'à ce que la voix bourrue de Monsieur Lebard m'eût ramenée dans un monde de théorèmes, d'équations, auquel j'étais profondément hermétique. Seul mon grand-père comprenait ma passion pour une vie d'artiste mais il nuancait toutefois son approbation, son soutien, en me rappelant que la vie avait des contraintes matérielles, que seules les études permettraient de les satisfaire. Pour éviter de lui causer du déplaisir, j'acquiesçais timidement mais la passion était si forte que je m'engluais en elle, jusqu'au jour, au terrible jour où mon père mourut, nous privant ainsi, sans qu'il ne l'eût jamais envisagé, de ressources suffisantes, et que je découvris, alors que mes vingt ans se profilaient déjà, une autre existence... »

Clara comprit qu'il fallait arrêter la lecture bien que ce cahier ne se terminât pas à cette page. Elle devina que nous devions méditer quelque peu ces lignes, sur les aléas de la vie, mais nous étions pour la plupart moins matures qu'elle, bien qu'elle n'eût que treize ans, et notre insouciance quant à l'avenir nous fit très vite songer à beaucoup d'autres choses.

Notre silence, un peu amer néanmoins, dura jusqu'à ce que Corentin, le costaud de la classe, toujours prêt à affronter les plus grands dans la cour de récréation, prît à son tour un cahier, ce qui d'ailleurs nous étonna beaucoup car il n'était jamais le premier à ouvrir un livre de bibliothèque. Sans doute avait-il pris ce cahier car ce dernier dépassait d'une caisse voisine de la malle. Il était à la fois grand et peu soigné de par sa couverture. Corentin en ouvrit la première page partiellement maculée d'une sorte de tache huileuse. Il ne fit guère attention aux fautes d'orthographe car lui-même en était coutumier. Mais, bien que sa voix fût hésitante, on perçut distinctement le sens de cette lecture :

« A peine eussé-je quitté l'école primaire que mon père m'emmena à la fonderie où il travaillait depuis l'âge de onze ans. J'en avais presque quatorze mais je crois que je ressentis les mêmes choses en entrant dans cette usine. Le bruit qui écrasait nos paroles

jusqu'à les rendre incompréhensibles, la chaleur qui humectait nos fronts et imbibait nos vêtements malgré leur épaisseur, les énormes machines dont l'unique fonction ou plaisir était de broyer, de toujours broyer tout ce qu'on livrait à leur insatiable appétit, les poulies et courroies qui sinaient au-dessus de nos têtes ou entre les postes de travail dans un labyrinthe qui nous menaçait sans cesse, les marteaux et pinces en tous genres qui effrayaient nos mains encore trop tendres, trop enfantines, les burettes d'huile qu'il n'était guère conseillé de heurter, de renverser, éteignirent en moi l'apaisante lumière de l'enfance. Bien sûr, lorsque mon père rentrait de la fonderie et donnait à ma mère ses bleus remplis de cambouis et que celle-ci les plongeait avec son indéfectible courage dans une énorme lessiveuse exhalant l'odeur caractéristique du savon noir, je devinais un peu l'univers du monde ouvrier, le quotidien du prolétaire, l'homme soumis aux besognes ingrates et dont l'épouse acceptait également les contraintes, mais, désormais, j'allais vivre à mon tour cette condition ouvrière. Je perdais doucement l'illusion d'être incapable d'exercer un tel métier et d'échapper inexorablement à ces années où le travail n'aurait pour toute signification, pour tout idéal, que celui de gagner sa croûte. Pourtant, c'est bien ainsi que ma jeunesse débutait, que mon avenir se profilait. Une tache d'huile, de fréquentes taches d'huile de ces horribles burettes, s'acharneraient à souiller mes vêtements, à recouvrir mon existence, à me faire même douter d'avoir connu l'enfance, cette enfance que j'oubliais en la jetant dans la forge avec rage et rancœur. »

Oublier, oublier son enfance, comment pourrait-on l'oublier se disait Gisèle, une gamine que la nature avait dû ignorer quand elle distribua aux filles la beauté, mais dont le courage laissait quiconque admiratif. Depuis longtemps déjà elle aidait sa mère dans les travaux quotidiens et consacrait trop peu d'heures à ses études, non pas que l'envie lui en manquât. Elle chercha donc dans ces coffres un cahier à son image et crut, après en avoir feuilleté quelques-uns rapidement, avoir trouvé celui auquel elle s'identifiait en quelque sorte. Il était d'une apparence ordinaire, d'un bleu uni, comme celui du tablier qui constamment enveloppait Gisèle. Par timidité, ou pudeur peut-être, elle ne put nous le lire et il fallut par-dessus son épaule en découvrir quelques lignes.

« Mon père refusa de me laisser partir au lycée. L'école n'était point faite pour les filles, m'avait-il dit. Je restai donc auprès de mes trois frères, de mes quatre sœurs, et je continuai à accomplir des tâches ménagères. Comme je ne pouvais quitter totalement l'école à mon jeune âge, je dus aller aux cours de couture, de cuisine, découvrir de soi-disant besognes nécessaires à toute future femme mais que je connaissais déjà d'expérience. Je m'ennuyais pendant ces heures dont le seul agrément à mes yeux était d'y rencontrer quelques copines restées elles aussi au village. J'avais grandi, ma robe était plus longue. Mes yeux perdaient peu à peu leur naïveté. Mes longs cheveux étaient un peu moins blondinets. Ma vie pourtant était presque restée la même. Je ne sais si mon enfance se prolongeait ou si elle n'avait jamais été. L'adolescence fut pour moi une longue, trop longue période de frustration. J'étais privée d'études, privée de mes anciennes camarades de classe et de toutes celles auxquelles j'aurais vraisemblablement apporté mon amitié ; toutefois, je ne regrettai jamais l'aide quotidienne que j'apportais ainsi à ma mère et toute l'affection qu'elle me témoignait dans ces longues journées passées ensemble, contrairement, sans doute, à mes copines éloignées de leur famille et qui, peut-être, se détachaient un peu trop de leurs parents, s'émancipaient, se révoltaient, appréciaient différemment le cocon familial. Étais-je plus malheureuse qu'elles, je ne le savais pas vraiment et me demande parfois encore si cette vie indépendante, due aux études loin du village, m'aurait réellement plu.

Les grandes vacances arrivaient et nous ne nous posâmes pas ces questions soulevées par cette narratrice. Nos projets de jeux étaient encore prédominants pour la plupart et ces textes qui nous étaient confiés pour la première fois n'avaient-ils d'autre but que de nous faire rejeter cette aliénation aux jeux, de nous préparer psychologiquement à l'adolescence. Toutefois, la relative tristesse qui semblait prédominer dans nombre de ces évocations n'était-elle pas de nature à nous masquer l'enthousiasme qui prélude à l'adolescence chez de nombreux enfants ayant hâte de grandir, de découvrir autre chose, de construire des projets fascinants, colossaux, parfois chimériques, utopiques, certes, mais tellement attractifs. Ils occuperont l'essentiel de nos pensées, de nos réflexions, de nos discussions entre jeunes gens. Et puis, l'adolescence n'est-elle pas aussi la période où l'on découvre, un jour, l'amour. Était-ce par retenue, par convention, par timidité, que si peu de pages lui semblaient consacrées dans ces cahiers ? J'ose espérer que leurs auteurs, s'ils étaient déjà mariés peut-être, ne voyaient pas en ce sentiment uniquement des penchants de jeunesse empreints de naïveté et dont la vie de couple aurait déjà minimisé le caractère envoûtant de ce sentiment, tant merveilleux que parfois douloureux, tant romantique que charnel. Il y eut cependant un cahier qui consacra à ce curieux sentiment l'essentiel de ses réminiscences. Ce fut Victor qui le découvrit tout au fond de la malle et sa grosse voix nous fit bien rire lorsqu'il nous lut des phrases tendres, émouvantes, qui ne s'accordaient nullement avec le timbre sourd presque maugréant de cette voix monocorde, alors que la voix fluette, discrète, d'Angélique eût été plus appropriée à cette lecture. Néanmoins, il me semble entendre encore ce récit :

« Chaque soir, j'abandonnais quelques minutes mes devoirs sur le bureau de ma chambre afin de jeter un œil dans la rue car je savais qu'elle allait y passer, comme chaque soir, après être descendue de l'autobus qui la ramenait du lycée. Mon regard se devait d'être discret car elle ignorait que je l'épiais, terme qui ne plaisait guère d'ailleurs, car je ne l'épiais guère mais la contemplais, l'admirais. Jusqu'à ce qu'elle eût atteint le carrefour de la boulangerie, je ne la perdais pas un instant des yeux. Au printemps, ses corsages aux coloris toujours vifs et la robe à pois qu'elle portait si souvent créaient une silhouette qui traversait mes pensées presque constamment, même au cœur des cours de Français, où chaque jeune fille évoquée dans les textes que nous étudions prenait ses habits, son visage, dans mon inconscient. Ses cheveux, ces longs cheveux que j'avais remarqués dès le premier jour où je l'avais croisée à moins que ce ne fût le premier jour où je ne la croisai plus sans la voir, me semblaient de plus en plus ravissants au fil des soirs où je l'observais à son insu, lorsque le coucher du soleil semblait lui faire partager son éclat. Même en hiver, malgré la nuit précoce, je lui trouvais un même charme dans son manteau ocre jaune dont le col peu montant me laissait encore deviner l'extrémité de sa séduisante chevelure dont un petit bonnet de laine ne me privait pas totalement. La pénombre la rendait imprécise mais chaque lampadaire me restituait sa présence lorsqu'elle passait à son pied. Les soirs de neige me comblaient d'extase car la réverbération mettait sa gracieuse démarche en évidence. Un soir, hélas, elle leva la tête, sans que je susse pourquoi, et sembla m'apercevoir. Confus, je me retirai très vite de la fenêtre et j'éprouvai un certain trouble, un sentiment de culpabilité qui ne se justifiait guère. Je n'osai plus, dès lors, guetter son retour chaque jour. J'en souffrais mais nul ne le sut jamais et cette jeune fille, dont je ne connus jamais le prénom, la demeure, resta un merveilleux souvenir malgré cette inéluctable tristesse qui avait succédé à ces délicieux moments d'un rêve qui me fit découvrir sans doute l'amour, cet étrange et divin frisson. »

Beaucoup d'entre nous, parmi les garçons, n'appréhendèrent pas ce récit comme ils l'auraient ressenti quelques années plus tard car ils n'étaient pas encore de vrais

jeunes gens et leur regard envers les filles était encore imprégné d'un sentiment de supériorité physique, affectant une moquerie plutôt désobligeante, presque malsaine, qu'à cet âge il est coutumier d'éprouver. Christian n'avait même pas daigné écouter ce paragraphe sentimental jusqu'au bout, et, fouinant derrière la malle, dans les caisses présentes dans ce recoin du grenier, sans se soucier de la poussière qui risquait de souiller nos fonds de culottes, il s'assit pour lire à mi-voix la première page d'un cahier qui avait échappé à notre regard. Nous le pressâmes alors, malgré ses réticences, de nous la lire à haute voix. Tout en maugréant un peu, il était d'un naturel bougon, il obtempéra néanmoins et nous lui dûmes alors une écoute irréprochable. Tandis qu'il commençait la lecture, regardant par-dessus son épaule, comme pour connaître avant les autres les phrases écrites en lettres à la fois grandes et nerveuses, Aurore remarqua que cette première page portait un étrange numéro, mille neuf cent trente-neuf. A voix basse, elle nous le fit constater et nous écoutâmes de nouveau Christian que nos chuchotements avaient agacé :

« La moisson battait son plein. Presque tout notre village arpentait chaque matin les chemins vicinaux menant aux champs. Certains paysans portaient une faux fraîchement aiguisée, d'autres une fourche qui avait quitté la grange où elle était suspendue d'ordinaire. De loin, on distinguait ce petit peuple couvert de chapeaux de paille car la chaleur s'était également invitée pour ces jours tant besogneux que festifs. Les chevaux ne passaient que peu d'heures dans les écuries et tiraient chaque soir un charroi d'hommes fourbus et d'enfants ravis de ce transport inhabituel. Nous, les enfants, nous observions ces meules qui se construisaient et deviendraient bientôt l'univers de nos jeux lorsque les éteules auraient remplacé les hautes tiges d'orge ou de blé. Nos parents, quant à eux, éprouvaient le sentiment d'avoir accompli avec succès un labeur rituel et peut-être aussi ressentaient-ils, même inconsciemment, la satisfaction d'avoir recueilli ces épis donnant la certitude de se nourrir l'année suivante. Les granges de torchis se rempliraient bientôt et nous partageions la fatigue et l'ivresse de nos parents. Au cours de ces journées, de nouvelles amitiés fleurissaient. Sans le dire vraiment, chacun, quoique las, croyait que le bonheur était cela, pour un villageois.

Christian tourna la page, et, fort étonné, découvrit que les suivantes, quatre ou cinq peut-être, étaient attachées les unes aux autres par un fragment de fil de fer, non point du fil pour ligaturer un grillage bordant un verger, mais d'un fil apparenté au fil barbelé. En soulevant avec curiosité les rebords de ces pages liées ensemble, l'on remarqua qu'elles étaient blanches, désespérément vides. Cela nous intriguait. Les mots, les phrases, réapparaissaient sur la page numérotée mille neuf cent quarante-cinq, alors que ce cahier ne contenait pas, bien évidemment, ce nombre astronomique de pages. Nous écoutâmes, plutôt pantois, notre jeune lecteur.

« La guerre était finie. J'avais le sentiment d'avoir été privé de six années de ma jeunesse. Bien sûr, j'avais vécu au cours de ces années, mais il me semblait que je m'étais contenté de subir les jours, les événements. Mes projets n'avaient été que de vulgaires préoccupations quotidiennes que les circonstances nous imposaient, les implications du rationnement, le souci de notre sécurité et la fuite aux abris, la quête de nouvelles de nos proches, qu'ils fussent résignés, résistants, déportés ou prisonniers. La mort nous côtoyait et devenait presque un élément inéluctable de notre univers de vie. Six années sans véritables projets, sans entreprise exaltante, sans expression vivante de ma jeunesse, voilà pourquoi ces six années dont on avait privé tous les jeunes de mon âge furent symbolisées par six pages blanches dans ce livre de mes souvenirs. Comment se souviendrait-on de ces années que l'on n'a pas vraiment vécues ? Je les refusais donc parce qu'elles n'étaient pas la vie à laquelle j'avais droit à cet âge ; je ne pouvais donner une consistance, une existence à ces jours interminables que les pages mille neuf cent

trente-neuf à mille neuf cent quarante-cinq trouvaient vides de sens et annihilait dans ma pensée. »

La guerre nous semblait lointaine malgré les fréquents récits de nos parents. Toutefois, l'impact de ce paragraphe sur notre pensée fut très bref car la cloche retentit et nous dûmes quitter ce grenier qui conservait si discrètement les divers souvenirs de nombreux adolescents. Sous le préau, nos rangs furent vite constitués et nous remarquâmes la présence exceptionnelle d'un vieil homme, vieux selon notre opinion plus que de réalité probablement, qui, aux dires de l'une de nos camarades, était un inspecteur. Notre maître, qui était également le directeur de l'école, s'était placé au centre de la cour et s'apprêtait à faire un discours. Malgré notre jeune âge, nous perçûmes l'émotion qui rendait notre instituteur nettement moins à l'aise que d'ordinaire et moins assuré dans sa voix lorsqu'il prononça ces mots :

« Monsieur l'Inspecteur, Mes chers collègues, chers élèves,

Une page nouvelle s'ouvre dans ma vie, celle de la retraite. Certes, j'ai différé de nombreux projets au cours de ma période d'activité, espérant m'y consacrer dans cette période nouvelle qui m'attend. Pourtant, que sais-je de cette vie nouvelle ? Sera-t-elle conforme à ce que j'en attends ? Que me réserve-t-elle vraiment ?...J'ose à peine évoquer son issue, que j'espère très lointaine, la mort, qui, quoique inéluctable, interroge toujours l'homme car l'au-delà, dans sa pensée, ne peut être que lié à des convictions religieuses, métaphysiques, à de fausses certitudes que l'on voudrait scientifiques ou à des doutes perpétuels. Elle demeure l'inconnu.

En ce dernier jour de classe et même en cet ultime jour passé dans notre école primaire pour les élèves de la classe supérieure, j'ai choisi de dévoiler à nos grands élèves les cahiers d'anciens écoliers qui ont bien voulu répondre à ma demande et qui m'ont livré, quelques années après leur départ, ce qu'avait été leur jeunesse, car, en voyant chaque année partir ce flots d'élèves que je pensais si bien connaître, je m'interrogeais toujours un peu sur leur avenir, leur devenir. Aussi ai-je eu l'idée que d'aucuns durent trouver désuète, voire absurde, de solliciter de mes anciens élèves une rédaction personnalisée évoquant leur adolescence ou plutôt l'impression qu'elle leur laissera. Beaucoup, naturellement, n'ont guère souscrit à cette supplique, par oubli, par crainte du ridicule peut-être, par rejet de ce qu'ils auront qualifié de niaiserie. Moi-même parfois je m'interrogeais sur cette initiative, la trouvant alors un peu saugrenue. Pourtant, chaque fois qu'un ancien élève vint me dire bonjour dans notre école et m'apporta son cahier de souvenirs de jeunesse, de la même manière qu'il m'apportait sa petite rédaction lorsqu'il était sur les bancs de l'école primaire, je regardais son ouvrage, son travail, avec le même soin que celui que j'apportais dans la correction de ses devoirs. Dès qu'il était parti, je mettais ce cahier dans le grenier où vous êtes allés aujourd'hui, conservant ainsi quelque chose de tous ces jeunes gens qui avaient peuplé mon école, ma classe, mon quotidien d'instituteur. Parfois, je me demandais si cette attitude n'était pas le symptôme d'une angoisse, celle de quitter un jour ce métier, cette école, ce monde si vivant que j'abandonne en ce jour. J'ai souvent songé à montrer à quiconque ces travaux mais je me suis demandé si j'en avais le droit et quel accueil ils recevraient de lecteurs potentiels. Un mystérieux désir, une force irrationnelle, m'ont incité à confier ces pages à vos yeux de jeunes adolescents que vous êtes en train de devenir.

Notre vie comporte des périodes différentes et lorsque nous y entrons, nous éprouvons une légitime appréhension et de mystérieuses espérances. Cet inconnu nous exalte mais il peut aussi être source d'inquiétude. Au cours de leur existence, ces

anciens de l'école qui nous ont évoqué leur adolescence, ont connu une jeunesse très diverse, rarement à l'image de ce qu'ils en attendaient.

Aujourd'hui, la retraite est elle aussi, pour moi, cet inconnu, et mes rêves, mes projets, côtoient en mon esprit beaucoup d'inquiétudes, d'incertitudes.

Notre vie, votre vie, ne respecte jamais le chemin qu'on pense lui imprimer ; elle est faite d'aléas, d'inconnu, qui font que chacun, à son insu le plus souvent, aura sa propre existence. Ces cahiers de souvenirs que vous avez lus ne sont que le reflet de quelques existences et la vôtre sera elle aussi différente. Plus tard, dans quelques années, alors que ma retraite aura déjà engrangé, elle aussi, des souvenirs uniques, votre jeunesse sera devenue l'image d'une vie, non pas le reflet de la vie, mais de votre vie.

Bonne chance à tous... »